

Au pays des Génies

Annick Pellerin

Au pays des Génies

Tome 3

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Du même auteur

Au pays des Génies Tome 1

Au pays des Génies Tome 2

Romane la vilaine sorcière

Un jour qu'elle s'affligeait toute seule au coin de son feu, une reine vit descendre par la cheminée une petite vieille, haute comme la main ; elle était à cheval sur trois brins de jonc ; elle portait sur sa tête une branche d'aubépine, son habit était fait d'ailes de mouches ; deux coques de noix lui servaient de bottes, elle se promenait en l'air, et après avoir fait trois tours dans la chambre, elle s'arrêta devant la reine.

– Il y a longtemps, lui dit-elle, que vous murmurez contre moi, que vous m'accusez de vos déplaisirs, et que vous me rendez responsable de tout ce qui vous arrive : Vous croyez, madame, que je suis la cause que vous n'avez pas d'enfants, je viens vous annoncer une infante, mais j'appréhende qu'elle ne vous coûte bien des larmes.

Ha ! Noble Romane, s'écria la reine, ne me refusez pas votre pitié et votre secours ; je m'engage à vous rendre tous les services qui seront en mon pouvoir, pourvu que la princesse que vous me promettez, soit ma consolation et non pas ma peine.

Le destin est plus puissant que moi, répliqua la fée Romane ; tout ce que je puis, pour vous marquer mon affection, c'est de vous donner cette épine blanche ; attachez-la sur la tête de votre fille, aussitôt qu'elle sera née, elle la garantira de plusieurs périls. Elle lui donna l'épine blanche, et disparut comme un éclair. La reine demeura triste et rêveuse :

– Que souhaitai-je disait-elle ; une fille qui me coûtera bien des larmes et bien des soupirs :

– Ne serais-je donc pas plus heureuse de ne pas en avoir ? La présence du roi qu'elle aimait chèrement dissipa une partie de ses

déplaisirs ; elle devint grosse, et tout son soin, pendant sa grossesse, était de recommander à ses plus confidentes, qu'aussitôt que la princesse serait née on lui attachât sur la tête cette fleur d'épine, qu'elle conservait dans une boîte d'or couverte de diamants, comme la chose du monde qu'elle estimait davantage.

Enfin la reine donna le jour à la plus belle créature que l'on ait jamais vue : on lui attacha en diligence la fleur d'aubépine sur la tête ; et dans le même instant, ô merveille ! elle devint une petite guenon, sautant, courant et cabriolant dans la chambre, sans que rien y manquât.

À cette métamorphose, toutes les dames poussèrent des cris effroyables, et la reine, plus alarmée qu'aucune, pensa mourir de désespoir : elle cria qu'on lui ôtât le bouquet qu'elle avait sur l'oreille :

– L'on eut mille peines à prendre la tige d'aubépine, et dès qu'on eût ôté inutilement ces fatales fleurs ; elle était déjà guenon, guenon confirmée, ne voulant ni téter, ni faire l'enfant, il ne lui fallait que des noix et des marrons pour se nourrir. Barbare Fée Romane, s'écriait douloureusement la reine, que t'ai-je fait pour me traiter si cruellement ? Que vais-je devenir ! quelle honte pour moi, tous mes sujets croiront que j'ai fait un monstre : quelle sera l'horreur du roi pour un tel enfant !

Elle pleurait et priait les dames de lui conseiller ce qu'elle pouvait faire dans une occasion si pressante.

– Madame, dit la plus ancienne, il faut persuader le roi que la princesse est morte, et renfermer cette tige d'aubépine dans une boîte que l'on jettera au fond de la mer ; car ce serait une chose épouvantable, si vous gardiez plus longtemps une bestiole de cette nature.

La reine eut quelque peine à s'y résoudre ; mais comme on lui dit que le roi venait dans sa chambre, elle demeura si confuse et si troublée, que sans délibérer davantage, elle dit à sa dame d'honneur de faire de la guenon tout ce qu'elle voudrait. On la porta dans un autre appartement ; on l'enferma dans la boîte, et l'on ordonna à un valet de chambre de la reine de la jeter dans la mer ; il partit sur-le-champ. Voilà donc la princesse dans un péril extrême :

Cet homme ayant trouvé la boîte belle, eut regret de s'en défaire ; il s'assit au bord du rivage, et tira la petite guenon de la boîte, bien résolu à la tuer, car il ne savait pas que c'était sa souveraine ; mais comme il la tenait, un grand bruit le surprit et l'obligea à tourner la tête.

Il vit un chariot découvert, traîné par six licornes ; il brillait d'or et de pierreries, plusieurs instruments de guerre le précédaient : une reine, en manteau royal, et couronnée, était assise sur des carreaux de drap d'or, et tenait devant elle son fils âgé de quatre ans.

Le valet de chambre reconnut cette reine, car c'était la sœur de sa maîtresse ; elle était venue voir pour se réjouir avec elle ; mais aussitôt qu'elle sut que la petite princesse était morte, elle partit fort triste pour retourner dans son royaume ; elle rêvait profondément lorsque son fils cria :

– Je veux la petite guenon, je veux l'avoir dit maman. La reine ayant regardé, elle aperçut la plus jolie petite guenon qui ait jamais été. Le valet de chambre cherchait un moyen de s'enfuir ; on l'en empêcha :

La reine lui fit donner une grosse somme, et la trouvant la petite guenon douce et mignonne, elle la nomma Cabriole : ainsi, malgré la rigueur de son sort, elle tomba entre les mains de la reine, sa tante.

Quand elle fut arrivée dans ses états, le petit prince la pria de lui donner Cabriole pour jouer avec lui : il voulait qu'elle fût habillée comme une princesse on lui faisait tous les jours des robes neuves, et on lui apprenait à ne marcher que sur les pieds ; il était impossible de trouver une guenon plus belle et de meilleur air :

Son petit visage était noir comme un jais, avec une barbette blanche et des touffes aux oreilles ; ses menottes n'étaient pas plus grandes que les ailes d'un papillon, et la vivacité de ses yeux marquait tant d'esprit, que l'on n'avait pas lieu de s'étonner de tout ce qu'on lui voyait faire.

Le prince, qui l'aimait beaucoup, la caressait sans cesse ; elle se gardait bien de le mordre, et quand il pleurait, elle pleurait aussi.

Il y avait déjà quatre ans qu'elle était chez la reine, lorsqu'elle commença un jour à bégayer comme un enfant qui veut dire quelque chose ; tout le monde s'en étonna, et ce fut bien un autre étonnement, quand elle se mit à parler avec une petite voix douce et claire, si distincte, que l'on n'en perdait pas un mot.

Quelle merveille ! Cabriole parlante, Cabriole raisonnante ! La reine voulut la revoir pour se divertir ; on la mena dans son appartement au grand regret du prince ; il lui en coûta quelques larmes ; et pour le consoler, on lui donna des chiens et des chats, des oiseaux, des écureuils, et même un petit cheval appelé Coquin, qui dansait la sarabande : mais tout cela ne valait pas un mot de Cabriole.

Elle était de son côté plus contrainte chez la reine que chez le prince ; il fallait qu'elle répondît comme une sibylle, à cent questions spirituelles et savantes, dont elle ne pouvait quelquefois bien se démêler. Dès qu'il arrivait un ambassadeur ou un étranger, on la faisait paraître avec une robe de velours ou de brocart, en corps et en collerette :

Si la cour était en deuil, elle traînait une longue mante et des crêpes qui la fatiguaient beaucoup : on ne lui laissait plus la liberté de manger ce qui était de son goût ; le médecin ordonnait qu'elle se nourrisse comme il le voulait, et cela ne lui plaisait guère, car elle était volontaire comme une guenon née princesse.

La reine lui donna des maîtres qui exercèrent bien la vivacité de son esprit ; elle excellait à jouer du clavecin : on lui en avait fait un merveilleux dans l'écaille d'une huître : il venait des peintres des quatre parties du monde, et particulièrement d'Italie pour la peindre sa renommée volait d'un pôle à l'autre, car on n'avait point encore vu une guenon parler.

Le prince, aussi beau que l'on représente l'amour, gracieux et spirituel, n'était pas un prodige moins extraordinaire ; il venait voir Cabriole ; il s'amusait quelquefois avec elle ; leurs conversations, des plaisanteries jouées, devenaient quelquefois sérieuses et morales.

Cabriole avait un cœur, et ce cœur n'avait pas été métamorphosé comme le reste de sa petite personne : elle s'éprit donc de

tendresse pour le prince, et il l'aimait si fort qu'elle l'aimait trop. L'infortunée Cabriole ne savait que faire ; elle passait les nuits sur le haut d'un volet de fenêtres, ou sur le coin d'une cheminée, sans vouloir entrer dans son panier ouaté, plumé, propre et moelleux.

Sa gouvernante car elle en avait une, l'entendait souvent soupirer, et se plaindre quelquefois ; sa mélancolie augmenta comme sa raison, et elle ne se regardait jamais dans un miroir, et par dépit elle chercha à le casser ; de sorte qu'on disait ordinairement, le singe est toujours singe, Cabriole ne saurait se défaire de la malice naturelle à ceux de sa famille.

Le prince étant devenu grand, il aimait la chasse, le bal, la comédie, les armes, les livres, et pour la guenon, il n'en était presque plus question. Les choses allaient bien différemment de son côté ; elle l'aimait mieux à douze ans, qu'elle ne l'avait aimé à six ; elle lui faisait quelquefois des reproches de son oubli, il les croyait fort justifiés, en lui donnant pour toute raison une pomme d'api, ou des marrons glacés. Enfin, la réputation de Cabriole fit du bruit au royaume des Guenons.

Le roi Magot eut grande envie de l'épouser, et dans ce dessein il envoya une célèbre ambassade, pour l'obtenir de la reine ; il n'eut pas de peine à faire entendre ses intentions à son premier ministre : mais il en aurait eu d'infinies à les exprimer, sans le secours des perroquets et des pies, vulgairement appelées pipelettes ; celles-ci jasaient beaucoup, et les geais qui suivaient l'équipage, auraient été bien fâchés de caqueter moins qu'elles.

Un gros singe appelé Mirliton, fut chef de l'ambassade : il fit faire un carrosse de carte, sur lequel on peignit les amours du roi Magot avec Cabriole, la fameuse petite guenon qui savait parler comme les humains, dans l'empire de Magot. Son épouse Monia était si petite qu'elle mourut impitoyablement sous la griffe d'un chat sauvage, peu accoutumé à ses espiègleries.

On avait donc représenté les douceurs que Magot et Cabriole avaient goûtées pendant leur mariage, et le bon naturel avec lequel ce

roi l'avait pleurée après son trépas. Six lapins blancs, d'une excellente garenne, traînaient ce carrosse, appelé par honneur carrosse du corps :

On vit ensuite un chariot de paille peinte de plusieurs couleurs, dans lequel étaient les guenons destinées à Cabriole ; il fallait voir comme elles étaient parées : il paraissait vraisemblablement qu'elles venaient à la noce. Le reste du cortège était composé de petits épagneuls, de lévriers, de chats d'Espagne, de rats de Moscovie, de quelques hérissons, de subtiles belettes, de friands renards ; les uns menaient les chariots, les autres portaient les bagages. Mirliton, sur le tout, plus grave qu'un dictateur romain, plus sage qu'un grand savant, montait un jeune lévrier qui allait mieux qu'aucun cavalier d'Angleterre.

La reine ne savait rien de cette magnifique ambassade, lorsqu'elle parvint jusqu'à son palais. Les éclats de rire du peuple et de ses gardes l'ayant obligée à mettre la tête à la fenêtre, elle vit la plus extraordinaire cavalcade qu'elle eût vue de ses jours.

Aussitôt Mirliton, suivi d'un nombre considérable de singes, s'avança vers le chariot des guenons, et donnant la patte à la grosse guenon, appelée Gina, il l'en fit descendre, puis lâchant le petit perroquet qui devait lui servir d'interprète, il attendit que ce bel oiseau se fût présenté à la reine, et lui eût demandé audience de sa part.

Perroquet s'élevant doucement en l'air, vint sur la fenêtre d'où la reine regardait, et lui dit d'un ton de voix le plus joli du monde :

– Madame, monseigneur le comte de Mirliton, ambassadeur du célèbre Roi Magot, roi des singes, demande audience à votre majesté, pour l'entretenir d'une affaire très importante.

– Beau perroquet, lui dit la reine en le caressant, commencez par manger une tranche de rôti, et buvez un coup après cela, je consens que vous alliez dire au comte Mirliton qu'il est le très bienvenu dans mon royaume, lui et tout ceux qui l'accompagnent. Si le voyage qu'il a fait depuis la Mongolie jusqu'ici ne l'a pas trop fatigué, il peut tout à l'heure entrer dans la salle d'audience, où je vais l'attendre sur mon trône avec toute ma cour.

À ces mots, Perroquet baissa deux fois la patte, battit la garde, chanta un petit air en signe de joie ; et reprenant son vol, il se percha sur l'épaule de Mirliton, et lui dit à l'oreille la réponse favorable qu'il venait de recevoir. Mirliton n'y fut pas insensible ; il fit demander à un des officiers de la reine par Margoton, la pie, qui s'était érigée en sous-interprète, s'il voulait bien lui donner une chambre pour se délasser pendant quelques moments.

On ouvrit aussitôt un salon, pavé de marbre peint et doré, qui était des plus propres du palais ; il y entra avec une partie de sa suite ; mais comme les singes sont grands fureteurs de leur métier, ils allèrent découvrir un certain coin, dans lequel on avait arrangé maints pots de confiture ; voilà mes gloutons après ; l'un tenait une tasse de cristal pleine d'abricots, l'autre une bouteille de sirop ; celui-ci des pâtés, celui-là des massepains.

La gente volatile qui faisait cortège, s'ennuyait de voir un repas où elle n'avait ni chènevis, ni millet ; et un geai, grand causeur de son métier, vola dans la salle d'audience, en s'approchant respectueusement de la reine :

– Madame, lui dit-il, je suis un serviteur de votre majesté, pour être complice bénévole du dégât qui se fait de vos très douces confitures : le comte Mirliton en a déjà mangé trois boîtes pour sa part : il croquait la quatrième sans aucun respect de la majesté royale, lorsque dans la cour il pénétra, je suis venu vous donner mon avis.

– Je vous remercie, petit geai, mon ami, dit la reine en souriant, mais je vous dispense d'avoir tant de zèle pour mes pots de confitures, je les abandonne en faveur de Cabriole que j'aime de tout mon cœur. Le geai un peu honteux de la levée de bouclier qu'il venait de faire, se retira sans dire mot.

L'on vit entrer quelques moments après l'ambassadeur avec sa suite : il n'était pas tout à fait habillé à la mode, car depuis le retour du fameux Fagotin, qui avait tant brillé dans le monde, il ne leur était venu aucun bon modèle : son chapeau était pointu, avec un bouquet de plumes vertes, un baudrier de papier bleu, couvert de papillotes d'or, de gros canons et une canne.

Perroquet qui passait pour un assez bon poète, ayant composé une tirade fort sérieuse, s'avança jusqu'au pied du trône où la reine était assise ; il s'adressa à Cabriole, et parla ainsi :

– Madame, de vos yeux connaissez la puissance, par l'amour dont Magot ressent la violence. Ces singes et ces chats, ce cortège pompeux. Ces oiseaux, tout ici vous parle de ses feux. Lorsque d'un chat sauvage éprouvant la furie, Monia c'est le nom d'une guenon chérie.

Madame, je ne peux la comparer qu'à vous. Lorsqu'elle fut ravie à Magot son époux. Le roi jura cent fois à ses nombreux fidèles, qu'il lui conserverait un amour éternel.

– Madame, vos appas ont chassé de son cœur le tendre souvenir de sa première ardeur. Il ne pense qu'à vous : si vous saviez, madame, comme il vous aime ! Jusqu'à quel excès portera-t-il sa flamme ? Sans doute votre cœur, sera-t-il sensible à la pitié, pour adoucir ses maux, en prendrez-vous la moitié ? Lui qu'on voyait jadis gros, gras, dispos, allègre, maintenant inquiet, tout défait et tout maigre. Un éternel souci semble le consumer.

– Madame, sentez bien ce que c'est que d'aimer ! Les olives, les noix dont il était avide, ne lui paraissent plus qu'un ragoût insipide. Il se meurt :

– C'est à vous que nous avons recours ! Vous seule, pouvez lui conserver ses jours. Je ne vous dirai pas les charmants avantages. Que vous pouvez trouver dans nos heureuses plages. La figue et le raisin y viennent à foison. Là, les fruits les plus beaux sont de toute saison.

Perroquet eut à peine fini son discours, que la reine jeta les yeux sur Cabriole, qui de son côté se trouvait si interdite, qu'on ne l'a jamais été davantage ; la reine voulut savoir son sentiment avant que de répondre. Elle dit à Perroquet de faire entendre à monsieur l'ambassadeur qu'elle favoriserait les prétentions de son roi, en tout ce qui dépendrait d'elle.

L'audience finie, elle se retira, et Cabriole la suivit dans son cabinet :

– Ma petite guenon, lui dit-elle, je t'avoue que j'aurai bien du regret de ton éloignement, mais il n'y a pas moyen de refuser Magot qui te demande en mariage, car je n'ai pas encore oublié que son père mit deux cent mille singes en campagne, pour soutenir une grande guerre contre le mien ; ils mangèrent tant de nos sujets, que nous fûmes obligés de faire une paix assez honteuse.

– Cela signifie, madame, répliqua impatiemment Cabriole, que vous êtes résolue de me sacrifier à ce vilain monstre, pour éviter sa colère ; mais je supplie au moins votre majesté de m'accorder quelques jours pour prendre ma dernière résolution.

Cela est juste, dit la reine ; néanmoins, si tu veux m'en croire, détermine-toi promptement ; considère les honneurs qu'on te prépare ; la magnificence de l'ambassade, et quelles dames d'honneur on t'envoie ; je suis sûre que jamais Magot n'a fait pour Monia, ce qu'il fait pour toi.

– Je ne sais ce qu'il a fait pour Monia, répondit dédaigneusement la petite Cabriole, mais je sais bien que je suis peu touchée des sentiments dont il me distingue. Elle se leva aussitôt, et faisant la révérence de bonne grâce, elle fut chercher le prince pour lui conter ses douleurs. Dès qu'il la vit, il s'écria :

– Hé bien, ma Cabriole, quand danserons-nous à ta noce ?

– Je l'ignore, seigneur, lui dit-elle tristement ; mais l'état où je me trouve est si déplorable, que je ne suis plus maîtresse de vous taire mon secret, et quoiqu'il en coûte à ma pudeur, il faut que je vous avoue que vous êtes le seul que je puisse souhaiter pour époux.

– Pour époux ! dit le prince, en éclatant de rire ; pour époux, ma guenon ! je suis charmé de ce que tu me dis ; j'espère cependant que tu m'excuseras, si je n'accepte pas le parti ; car enfin, notre taille, notre air et nos manières ne sont pas tout à fait convenables.

– J'en demeure d'accord, dit-elle, et surtout nos cœurs ne se ressemblent pas ; vous êtes un ingrat, il y a longtemps que je m'en